

I

IL devait être sept heures du matin, et on sentait qu'il pourrait bien se mettre à pleuvoir très fort malgré la limpidité du ciel sur les contreforts de la décharge. Je portais un pantalon gris perle retenu par une ficelle, des chaussures dépareillées, un pull Stearnwood en laine beige taché de gras et un caban assez crasseux rescapé d'une benne à ordures immonde. J'étais débraillé, sale, mal rasé et sobre, et je me fichais pas mal que tout le monde s'en rende compte. En ce jour de la fin octobre, j'étais, sans aucun doute, ce que doit être un misérable quelques instants avant que la Mort lui rende visite.

« Maaa fiiiille, maaa fiiiille.

– Écartez-vous, madame, écartez-vous et arrêtez de crier comme ça, merde. »

La Parrala voudrait être tout en même temps : la rose qui annonce le joli mai et la première neige de l'hiver. Moi, Calcao – c'est comme ça qu'on m'appelle, sûrement parce que je ressemble à quelqu'un trait pour trait –, je ne suis pas censé faire dans l'envolée lyrique : tout le monde le sait, je suis un peu attardé. Mais voilà, au moment de mourir tu as de ces illuminations, c'est comme si tout ce que tu avais entendu et n'avais pas compris de ton vivant s'organisait et s'éclaircissait dans ton âme immortelle. La Parrala n'est pas la mère de la gamine, elle n'est même pas de sa famille, mais c'est elle qui crie le plus fort de tout le Poblao. Surtout maintenant